

de l'état physique coïncida avec la défaillance morale. Plusieurs jours déjà avant de recevoir la dépêche qui allait lui porter le dernier coup, le malheureux prince, enfermé dans sa chambre, végétait plutôt qu'il ne vivait dans une sorte d'anéantissement, fuyant les obligations de la vie, accessible à ses seuls familiers et ne permettant à quiconque venait l'entretenir d'affaires de pénétrer jusqu'à lui que lorsqu'il lui était impossible de faire autrement.

C'est dans cette disposition d'esprit et de corps que lui arriva une nouvelle faite, à elle seule, pour abattre une âme même plus fortement trempée et ébranler une santé moins chancelante. Son premier mouvement fut, comme je l'ai dit, de quitter le palais de Mexico pour aller se réfugier au château de Chapultepec, dont une consigne inflexible interdit cette fois l'accès à tout le monde. Un Français, M. Burnouf, pour qui l'empereur s'était pris d'une de ces prédilections qui étaient un besoin de sa nature, fut le seul qui parvint à se glisser dans la résidence impériale. Il raconta avoir rencontré l'empereur errant à travers les jardins dans un négligé lamentable, sans force, sans volonté, presque sans pensée. En apercevant M. Burnouf, Maximilien se jeta dans ses bras, y pleura longtemps, puis se laissa aller à une longue effusion pleine de confidences, de plaintes, de lamentations sur lui-même. Le mot d'abdication ne fut pas prononcé, mais il était facile de voir que

l'homme qui parlait avait jeté bas le fardeau du pouvoir et était beaucoup plus disposé à le laisser à terre qu'à le reprendre.

Le même jour, l'empereur adressait au maréchal Bazaine une lettre pour lui annoncer que la volonté expresse de son médecin lui prescrivait un séjour momentané sous un climat plus doux. Il ajoutait :

« Afin de me rencontrer avec le courrier extraordinaire qui m'est annoncé de Miramar, d'où j'attends les nouvelles avec une anxiété facile à comprendre, j'ai l'intention de partir pour Orizaba.

« .... Cette lettre vous sera remise par le conseiller d'État Herzfeld, mon ancien compagnon de mer, que je mets à votre disposition pour vous donner *tous les éclaircissements...* »

La dernière phrase indique déjà combien il y avait au fond du voyage entrepris autre chose qu'une simple excursion. Quelques heures plus tard, la situation était caractérisée d'une manière plus nette encore par le billet suivant que M. de Herzfeld envoyait d'urgence au maréchal :

« Mexico, le 20 octobre 1866.

« Excellence,

« M. Lares vient de présenter la démission de tout le ministère et a déclaré qu'aussitôt que l'empereur sortirait de la capitale il n'y aurait



plus de gouvernement. Sa Majesté étant dans un état de faiblesse extrême et insistant pour partir, il faudra prendre des mesures. Je supplie Votre Excellence de vouloir bien conseiller encore l'empereur ce soir.

« Je suis, etc.,

« *Signé* : HERZFELD. »

Ces huit lignes en disent plus que toutes les explications sur l'état de l'empereur et de l'empire à l'heure où elles étaient écrites.

Ainsi qu'on le lui demandait, le maréchal Bazaine interposa son autorité auprès du ministère; la démission donnée fut retirée, et la note ambiguë du journal officiel citée plus haut amortit la crise au point de vue du public. Le désir d'éviter un éclat trop brusque fit, en cela, commettre une erreur qui devait aboutir à des conséquences déplorables. Il était écrit que, jusqu'au bout, dans cette fatale aventure, la tendance constante à pallier les faits et à sauver les apparences contribuerait à aggraver les complications et à préparer la catastrophe finale. Malgré le désarroi passerait qu'aurait produit sa coïncidence avec le départ de l'empereur, la retraite du cabinet était ce qu'on aurait pu souhaiter de plus heureux. Étant donné que l'abdication de l'empereur devenait chaque jour davantage le dénouement nécessaire, dans son propre intérêt comme dans l'intérêt du Mexique et dans celui de la

France, c'était une faute grave que de maintenir à la direction des affaires le parti qui seul avait intérêt à empêcher cette abdication. C'était, comme l'événement devait bientôt le prouver, s'exposer à ce que M. Lares et ses amis missent à profit le pouvoir et la position qu'on leur laissait pour peser sur les résolutions de l'empereur, et, exploitant sa mobilité, réussissent à lui faire abandonner la résolution qu'il avait prise.

Si des doutes avaient pu exister encore sur la réalité de cette détermination, ils disparurent vingt-quatre heures plus tard. L'empereur, parti de Mexico le 21 octobre à une heure du matin, s'arrêtait le soir à l'hacienda de Tequiapam, après avoir fait dix lieues dans sa journée. Il avait croisé sur sa route le général Castelnau, arrivant de France, et avait refusé de lui accorder une entrevue en alléguant son état de santé. De sa halte à Tequiapam il écrivit de nouveau au maréchal Bazaine, sans faire la moindre allusion à cette rencontre, mais en termes qu'on pourrait appeler un préambule d'abdication. Il annonçait en effet *pour le lendemain* l'envoi de documents « destinés à mettre fin à la situation difficile où se trouvent et ma personne et le Mexique entier. » Ces documents devaient rester secrets « jusqu'au jour que je vous indiquerai par le télégraphe. » Suivaient certaines instructions que le maréchal était chargé de transmettre aux ministres; « mais, ajoutait l'empereur, il est inutile que mes intentions, expri-



mées dans le premier paragraphe, transpirent le moins du monde. »

Les documents annoncés ne furent jamais envoyés ; sans doute, au moment de signer un acte explicite, le penchant à atermoyer reprit le dessus chez Maximilien. Il continua son voyage sans paraître se souvenir qu'il fût le chef d'un gouvernement, tantôt affaissé au fond de sa voiture, tantôt marchant sur le bord de la route et s'arrêtant pour herboriser. Les nouvelles qu'il recueillait à chaque étape étaient faites cependant pour le rappeler au sentiment de la situation : elles signalaient le progrès constant des bandes juaristes et leur apparition aux abords mêmes du chemin qu'il suivait ; on s'attendait d'une heure à l'autre à les voir apparaître et l'on prévenait l'escorte impériale d'être sur le qui-vive. Il y eut même une très-chaude alerte. Un matin, on aperçut à l'horizon un nuage de poussière qui révélait, à n'en pas douter, une troupe militaire en marche venant droit sur le cortège. Les préparatifs de défense commençaient, lorsqu'on reconnut une compagnie de la contre-guérilla française envoyée pour flanquer la route. Au lieu de l'ennemi, c'était un renfort qui arrivait ; mais la présence même de ce renfort disait où l'on en était.

Le lendemain survenait, un incident plus significatif encore ; tandis que l'empereur déjeunait au presbytère d'Aculcingo, on enlevait les huit mules blanches qui composaient son attelage de

prédilection, et il fallait réquisitionner des bêtes de trait dans les environs pour pouvoir continuer le voyage.

Le soir de ce même jour, il est vrai, la scène changeait tout à coup. Aux approches d'Orizaba, l'empereur rencontra une nombreuse cavalcade composée d'habitants de la ville et des alentours, venus au-devant de lui pour l'acclamer et lui faire escorte comme aux beaux jours qui avaient suivi son débarquement. La mise en scène était de celles qui avaient pour Maximilien un attrait irrésistible ; le parti qui cherchait à le retenir le savait, et il était facile de deviner que la réception avait été organisée sur des avis, pour ne pas dire sur des ordres, expédiés de Mexico. L'effet accoutumé ne manqua pas. Pour la première fois depuis bien des semaines on vit le visage de l'empereur s'éclaircir. Les troupes françaises qui l'accompagnaient reçurent ordre de rester en arrière, afin qu'il pût faire son entrée entouré uniquement « de son peuple » et non sous la protection des baïonnettes étrangères. Il sourit à tout le monde, se laissa haranguer et répondit à la harangue comme si la pensée d'abdiquer ne se fût jamais présentée à son esprit. Ceux qui lui avaient ménagé cette ovation factice le connaissaient bien. Non-seulement elle venait le distraire de ses résolutions, mais elle devait fournir un argument pour lui persuader que, le jour où il cesserait d'être le protégé de l'intervention, il verrait



toutes les populations venir à lui et se presser autour de son drapeau <sup>1</sup>.

Cette tactique obtint de suite un premier résultat : celui de rejeter l'empereur dans les rêves et de lui faire retarder les dernières dispositions qu'il avait à prendre, ainsi que la continuation de son voyage sur Vera-Cruz. Quarante-huit heures auraient dû suffire pour tout terminer, puisqu'il ne s'agissait, en somme, que de remettre la situation aux mains des représentants de la France, en leur laissant le soin et la charge de régler l'avenir. Les jours pourtant commencèrent à se passer dans un silence aussi complet que si l'on eût été au milieu des circonstances les plus normales. Enfermé dans la maison de M. Bringas, où il s'était provisoirement installé, Maximilien ne voyait personne et ne sortait que pour errer dans la campagne. On ne l'apercevait dans la ville que lorsqu'il allait au bain. Il avait repris la vie de claustration qu'il menait à Mexico vers les derniers temps, et était, s'il est possible, plus inabordable encore. La seule personne qui eût librement accès auprès de lui était l'abbé Fischer, devenu de la manière la plus inopinée le conseiller prépondérant du moment. Le passé de ce nouvel arrivé dans la faveur impé-

1. On avait déjà fait germer cette idée dans l'esprit de l'empereur. Dès le mois d'avril, il disait au général Portilla : « Je sais bien que la présence des Français est un obstacle à ce que les Mexicains manifestent leur affection pour moi. Mais il faut patienter. »

riale était et est toujours resté entouré de beaucoup d'obscurité. On le disait attaché par une origine morganatique à la famille royale de Wurtemberg; on parlait de plusieurs années d'une vie fort agitée aux Etats-Unis; on racontait qu'amené par une longue série de vicissitudes chez le curé de Parras, dans le nord du Mexique, il y avait trouvé l'hospitalité d'abord, puis le conseil et le moyen d'entrer dans les ordres. Comment, de là, était-il arrivé à la position d'intimité et de confiance où il apparaissait tout à coup auprès du souverain? Personne ne le savait. Son existence s'était, pour ainsi dire, révélée en même temps que son pouvoir. Ce qu'il y avait de trop certain, c'était l'étendue de ce pouvoir et l'usage qu'il en fit pour combattre les projets de départ qui avaient amené l'empereur à Orizaba. Le rôle de secrétaire particulier, qu'il avait pris pendant le voyage, le mettait mieux que personne à même de suivre le travail qui se faisait dans l'esprit du prince, de le diriger à son gré, d'apporter des retards aux résolutions ou de les précipiter suivant sa convenance. On peut dire qu'il fut la cheville ouvrière de tout ce qui se passa à ce moment, et, par suite, la cause première de tout ce qui se passa plus tard.

Un puissant auxiliaire lui arriva bientôt dans la personne de M. Scarlett, ministre d'Angleterre, qui s'acheminait, lui aussi, vers le port de Vera-Cruz, pour retourner en Europe. M. Scarlett ap-



partenait à cette vieille génération de diplomates britanniques élevés dans une aversion traditionnelle de la France, et ne laissant jamais perdre une occasion de lui être désagréable ou nuisible. Mieux que personne il savait combien était chimérique la prétention de faire survivre l'empire à l'intervention; mais il savait aussi que le départ de Maximilien était désiré à Paris et pouvait ouvrir la porte à une solution beaucoup meilleure pour nous que l'abandon pur et simple de l'entreprise où notre drapeau était engagé depuis cinq ans. Cette dernière considération effaçait à ses yeux toutes les autres. Aussi ne négligea-t-il rien pour détourner l'empereur d'une détermination qui pouvait dégager notre responsabilité. Il faut bien le dire, le conseil d'ajouter à nos embarras devait trouver une oreille complaisante chez un auditeur animé lui-même de sentiments assez peu sympathiques envers la France, en dépit de la protection qu'il en avait acceptée. Dès le 31 octobre, le projet d'abdication, si complètement arrêté au départ de Mexico, n'était déjà plus qu'à l'état dubitatif. Ce jour-là, Maximilien expédiait au maréchal Bazaine le colonel Kodolich, pour régler les conditions de rapatriement des corps auxiliaires européens; mais ce qu'il y avait en apparence de significatif dans cette mission était essentiellement modifié par la lettre qui l'annonçait.

Cette lettre commençait ainsi :

« Monsieur le maréchal,

« Dans les circonstances difficiles où je me trouve, et qui, *si les négociations que je viens d'entamer n'aboutissent pas* à un heureux résultat, me *forceront* de rendre le pouvoir que la nation m'a confié, j'ai avant tout à cœur de fixer le sort des corps auxiliaires autrichien et belge et de leur garantir l'accomplissement entier des conditions contractées avec eux... »

Nous voici bien loin des documents annoncés dix jours auparavant au maréchal Bazaine. Il n'est plus question que de résolutions éventuelles, subordonnées au succès ou à l'insuccès d'une négociation vaguement indiquée. A quoi fait allusion ce dernier mot? Aux dépêches quotidiennement échangées entre le ministère et l'empereur, par l'intermédiaire du père Fischer, et que celui-ci était parvenu à transformer en pourparlers presque réguliers. Le prince croyait débattre avec le parti ultra-conservateur les conditions auxquelles il pourrait consentir à rester, tandis qu'il n'était que le jouet d'une manœuvre tendant à l'engager peu à peu et presque à son insu, dans la voie du retour. Chez les hommes comme Maximilien, en effet, dès qu'on est parvenu à faire renaitre l'hésitation, si nette que paraisse la résolution prise, on peut tenir pour certain qu'ils arriveront finalement à une décision toute contraire.



A l'appui des incitations à rester, arriva d'Europe une lettre de M. Eloin, qu'on dirait dictée à distance par une prévision de maléfice, pour l'heure précise où elle devait être lue. Après avoir exercé, pendant la première phase du règne, l'influence néfaste que l'on sait, l'ancien chef du cabinet impérial reparaisait à l'approche du dénouement pour ajouter la plus déplorable des suggestions à toutes les erreurs qu'il avait commises où fait commettre. M. Eloin partageait l'aversion de M. Scarlett à notre endroit, et voici ce qu'il écrivait :

« Bruxelles, 17 septembre 1866.

« Pour tâcher d'expliquer sa conduite, que l'histoire jugera, le gouvernement français voudrait qu'une abdication précédât le retour de l'armée et qu'ainsi il lui fût possible de procéder *seul* à réorganiser un nouvel état de choses capable d'assurer ses intérêts et ceux de ses nationaux. J'ai l'intime conviction que votre Majesté ne voudra pas donner cette satisfaction à une politique qui doit répondre, tôt ou tard, de l'odieux de ses actes et des conséquences fatales qui en seront la suite. J'ai la conviction que l'abandon de la partie avant le retrait de l'armée française serait interprété comme un acte de faiblesse. L'empereur tenant son mandat d'un vote populaire, c'est au peuple mexicain, *dégagé de la pression d'une intervention étran-*

*gère*, qu'il doit faire un nouvel appel. C'est à lui qu'il faut demander l'appui matériel et pécuniaire indispensable pour faire subsister et grandir l'empire. Si ce' appel n'est pas entendu, alors sa Majesté, ayant accompli sa noble mission jusqu'au bout, reviendra en Europe avec tout le prestige qui l'accompagnait au départ ; et, au milieu des événements graves qui ne manqueront pas de surgir, *elle pourra jouer le rôle important qui lui appartient à tous égards.* »

La pensée qu'enveloppait cette dernière phrase se trouve précisée un peu plus loin en ces termes :

« ... En traversant l'Autriche, j'ai pu constater le mécontentement général qui y règne. Rien n'y est encore fait. L'empereur est découragé ; le peuple s'impatiente et *demande publiquement son abdication. Les sympathies pour Votre Majesté se propagent ostensiblement* sur tout le territoire de l'empire. En Vénétie, tout un parti veut acclamer son ancien gouverneur <sup>1</sup>. »

1. Cette lettre fut livrée à la publicité par un singulier hasard. Pour l'acheminer plus rapidement, M. Eloin avait choisi la voie des Etats-Unis et l'avait adressée sous double enveloppe « au consul du Mexique à New-York. » Mais il avait oublié qu'à côté du consul nommé par l'empereur, il y avait celui de Juarez, seul connu à titre officiel. C'est à ce dernier que la lettre fut remise en raison de sa suscription. Il ne se fit naturellement nul scrupule de la lire et d'en prendre copie avant de la réexpédier à destination, puis de la communiquer aux journaux.



Impossible d'être plus clair, à moins d'écrire en toutes lettres des choses qui ne s'écrivent pas. C'était la couronne d'Autriche que M. Eloin montrait de loin à Maximilien comme devant arriver dans un temps donné à portée de sa main ; c'était le rôle de vengeur de Sadowa qu'il lui faisait entrevoir. Seulement, il fallait laisser mûrir les événements, revenir en Europe « *environné du même prestige qu'au départ,* » et, pour cela, rester au Mexique après les Français. Le prince auquel s'adressaient ces paroles de tentation n'était point d'une trempe assez forte pour y rester insensible. Ce serait aller trop loin que de l'accuser d'avoir délibérément envisagé le projet de détrôner son frère ; mais on évoquait devant lui une de ces visions lointaines auxquelles se complaisait son esprit incertain. Le mirage qui apparaissait à l'arrière-plan de la lettre de son ancien chef de cabinet séduisit moins son ambition peut-être qu'elle ne satisfait son besoin d'avoir toujours une espérance de changement à l'horizon. Mais, de toutes manières, on peut sans hésitation mettre cette lettre en ligne de compte parmi les causes qui contribuèrent à écarter l'idée du départ immédiat.

## V

SOMMAIRE : Retour imprévu des généraux Miramon et Marquez. — Négociations entre Maximilien et les représentants français. — Le revirement d'intentions s'accroît. — Simulacre de délibération. — La prolongation de l'empire décidée par 10 voix contre 9. — M. Campbell et le général Sherman envoyés par les Etats-Unis arrivent à Vera-Cruz et repartent sans débarquer. — Proclamation de Maximilien. — Notification ministérielle au maréchal Bazaine, à M. Dano et au général Castelnau. — La mission du général Castelnau.

Une coïncidence qui donnerait vraiment à croire que la fatalité n'est pas toujours un vain mot, ramenait au Mexique à ce même instant deux personnages qui avaient joué dans le passé un trop grand rôle pour que leur retour n'exercât pas une influence prépondérante sur la suite des événements. Le 10 novembre au matin, débarquaient à Vera-Cruz, par le paquebot français, les généraux Miramon et Marquez, c'est-à-dire les deux chefs militaires les plus renommés de l'ancien parti conservateur revenant de l'exil déguisé qui,